

besoin, moyennant rétribution généreuse ; le bonhomme fit sonner cette considération. Je redoutai un moment de voir à nos troussees toutes les ménagères de la ville, se disputant l'honneur de servir des señores si bien en fonds, mais cette crainte extravagante ne tarda pas à se dissiper. Une demi-heure s'écoula, et je compris que Don Miguel avait tout simplement trouvé un excellent moyen de se débarrasser de l'impudente marmaille. L'un d'eux revint pourtant à pas lents, et le fripon d'enfant — *cet âge est sans pitié* — nous débita de l'air le plus indifférent du monde l'homélie suivante : — « *Mi mama* fera à diner à midi pour la famille, et les señores étrangers seront les bienvenus s'ils veulent en prendre leur part. » A midi ! Il était huit heures et nous mourions de faim.

« C'est l'usage ici, me dit l'alcade en haussant placidement les épaules comme s'il n'eût vu là rien que de fort naturel. On déjeune matin, on dine à midi. Personne n'aime à déroger à ses habitudes. Voyez, cherchez, peut-être trouverez-vous quelqu'un plus accommodant. Après diner vous reviendrez et nous réglerons nos affaires. »

CHAPITRE IX.

Philippe Montreuil. — Souvenirs de Walker. — Nouvelles de Guaymas. — Promenade en ville. — Appréhensions. — Gentilleses de don Miguel. — La mère de Reyes. — Le voltigeur Jose. — Le douanier de la Palmilla.

Nous demeurâmes fort embarrassés de nous sur le pavé de San-Jose. Comme nous étions à chercher des expédients, nous fûmes accostés par un homme entre deux âges qui nous adressa la parole en français. C'était, par bonheur pour nous, un compatriote, un marin breton

qui, après avoir divorcé avec le pavillon français, avait amassé un petit pécule en faisant le cabotage sur les côtes du Mexique, et, depuis quinze ans environ, s'était fixé au Cap, où il avait pris femme et levé boutique. Philippe Montreuil nous offrit amicalement son ordinaire et nous introduisit chez lui, où sa femme se mit de la meilleure grâce du monde en devoir de nous satisfaire. Quelques instants après nous étions attablés avec nos hôtes devant un quartier de chevreau grillé, une prodigieuse omelette, des *camotes* ou patates douces, et les classiques *tortillas* de maïs en guise de pain ; la *tortilla* est une crêpe de maïs, très-mince, très-sèche et d'un goût fade. Deux bouteilles de vin flanquaient le tout ; ce n'était pas du *Saint-Julien-Médoc*, ainsi que le prétendait l'étiquette dorée, mais, vu les circonstances, il nous parut supérieur aux produits authentiques de ce cru.

Tout en faisant honneur au repas nous parlâmes de nos affaires, et nous exprimâmes nos regrets d'avoir conclu un marché avec don Miguel ; il nous eût été très-agréable de traiter avec notre bienveillant compatriote. Don Felipe leva nos scrupules à cet égard ; il nous affirma que, dans les conditions équivoques où nous nous trouvions, il était du dernier à propos de mettre l'alcade dans nos intérêts en lui achetant tout ce qu'il voudrait nous vendre aux prix qu'il lui conviendrait de fixer. Le moindre mécontentement pourrait faire naître le soupçon et, avec le moindre soupçon, on pouvait nous retenir indéfiniment dans ce pays des temporisations. La péninsule était à peine remise de la secousse de Walker, les autorités avaient l'œil ouvert, et il n'était pas prudent à des gens sous pavillon américain d'avoir tort là où ils n'étaient pas les plus forts. Nous causâmes alors de Walker, afin d'amener Montreuil à parler de ce qui nous intéressait. L'expédition du célèbre Américain n'avait été, nous dit-il, qu'une incursion de pirate ; on estimait que chaque

homme de sa bande avait, en moins de six mois, crevé dix chevaux ; fourrage, grains, bétail à l'avenant.

A son arrivée à la Paz, Walker s'était hâté de lancer une proclamation, dans laquelle il déclarait que la basse Californie se séparait à jamais de l'Union mexicaine pour former une république indépendante dont il était le président. Deux étoiles brillaient sur le drapeau rouge et blanc de la nouvelle république : basse Californie, Sonora ! Un décret du président annonça bientôt l'abolition du régime douanier ; mais, comme correctif à cette velléité libérale, un second soumit le pays, jusqu'à nouvel ordre, au code civil et au code coutumier de la Louisiane, ce qui était, en termes voilés, l'établissement de l'esclavage.

A la fin de novembre, Walker ne recevant pas de renforts, se décida à abandonner la Paz où il ne se trouvait pas en sûreté ; il s'embarqua et vint établir son quartier général à *Ensenada*, dans la baie de *Todos-Santos*. Là, à trois lieues de San-Diego, il comptait grossir bientôt son armée suffisamment pour pouvoir se jeter sur la Sonora par le Colorado. Bloqué hermétiquement tout l'hiver par les bandes de volontaires californiens, il avait vu sa troupe s'éclaircir peu à peu, et c'était avec trente-trois hommes seulement, ainsi que je l'ai déjà dit, qu'il était venu, le 8 mai, se constituer prisonnier, à San-Diego, au commandant d'un détachement de l'armée des États-Unis.

L'impression produite par ces événements était encore vivace ; la femme de Montreuil nous en parla d'un ton ému. On redoutait beaucoup ces rudes aventuriers yankees que les Californiens avaient combattus avec une énergie émanant bien moins d'un sentiment patriotique que de l'instinct de la propriété, mais, on ne redoutait qu'eux, et l'annexion aux États-Unis, accomplie par des voies plus régulières, était généralement désirée, au pis

aller, dans cette malheureuse province que l'incurie du gouvernement de Mexico livrait alors à la barbarie ; on eût préféré toutefois que M. de Raousset-Boulbon réussît dans ses projets sur la Sonora. Montreuil nous accabla de questions à son sujet ; malgré la confiance qu'il nous inspirait, nous ne jugeâmes pas à propos de lui livrer un secret qui, après tout, n'était pas le nôtre. Nous répondîmes que M. de Raousset était à San-Francisco, fort empêché par le manque d'argent.

Ces nouvelles, qu'il qualifia de fâcheuses, ne concordaient pas parfaitement, nous dit-il, avec celles que recevaient les autorités, et l'on savait à San-Jose que la goëlette de guerre *la Suerte* croisait à l'entrée du golfe par considération pour M. de Raousset expressément. Nous ne l'ignorions pas. Les détails donnés par les journaux officiels de Mexico sur cette malheureuse affaire prouvent qu'à cette époque le consul del Valle, écrivant à son gouvernement qu'il avait été joué, avisait qu'on eût à se défier des passagers du *Challenge* et à surveiller la côte de Sonora, afin d'empêcher leur chef d'y débarquer. Aussi était-on sur le qui-vive, mais néanmoins la crainte de Walker paraissait encore dominer toutes les autres, et l'on venait de renforcer les garnisons de la basse Californie. Il y avait à San-Jose cent hommes avec une pièce d'artillerie. Les dernières nouvelles de Guaymas remontaient à un mois à peine ; à cette date, les hommes du *Challenge* étaient enrégimentés dans ce port, ce que nous apprîmes avec satisfaction. Nous changeâmes alors de conversation.

Parmi les provisions dont nous voulions faire emplette figuraient la viande et l'eau que l'alcade ne pouvait nous fournir. J'appris bientôt qu'il n'y avait pas de boucher à San-Jose, et ensuite que, y en eût-il un, nous ne serions pas plus avancés, attendu que, selon toutes probabilités, son étal serait en chômage. Le gouvernement venait de

frapper d'une taxe de quatre réaux (50 sous ou une demi-piastre) chaque tête de bétail à son entrée en ville, en vertu de quoi on ne tuait plus pour faire pièce au gouvernement, et la viande que nous mangions était de contrebande. L'éloignement des pâturages et l'élévation de la température ne permettant pas de transporter la chair et le lait en ville autrement que sur pied, les habitants de San-Jose se privaient héroïquement de ces deux ressources précieuses, plutôt que de payer un tribut considéré comme onéreux et illégal dans ce pays pauvre et indépendant. Si donc nous voulions avoir de la viande fraîche, il nous fallait envoyer chercher un bœuf et le tuer avant de l'embarquer, ce qui demandait plus de temps que nous n'en avions à dépenser. Je dus y renoncer et me rabattre sur le *tasajo*. On appelle ainsi de la viande séchée au soleil et découpée en longues et minces lanières. Le *tasajo* lui-même était rare sur place. Montreuil en avait une provision pour sa consommation particulière ; fait sous ses yeux, avec des animaux à lui, il était de fort belle qualité ; il nous en céda deux *arobas*, c'est-à-dire vingt-cinq kilos. Cette rareté provenait de la diminution des bestiaux, décimés par la faim et la soif ; car, depuis trois ans, le ciel de la péninsule avait été d'airain et la terre était calcinée. Les animaux survivants étaient d'une maigreur effrayante et ne reproduisaient pas.

Il ne restait plus qu'à nous procurer de l'eau. Nous n'avions pas le temps non plus d'envoyer chercher nos barils à la Palmilla, il fallait en acheter, et comme il n'y a point de tonnelier à San-Jose, attendu qu'il n'y en a point au Mexique, il importait de trouver des pièces de trois-six vides, entreprise que j'aurais eu grand'peine à mener à fin sans le concours de Montreuil. Nous parcourûmes la ville ensemble, frappant à toutes les portes. Mon *cicerone* me parut universellement aimé, aussi trouvai-je un bon accueil partout, mais, en somme, plus de compliments

que de barils vides. Je reçus plusieurs avis mystérieux qui me mirent fort la puce à l'oreille : il était question en haut lieu de nous arrêter préventivement comme suspects. Les autorités militaires, d'où partait la motion, était heureusement en désaccord à ce sujet avec l'alcade qui nous couvrait de sa garantie. Il n'y avait rien à faire qu'à se dépêcher, et nous nous y faisons de notre mieux.

La plus grande pauvreté régnait dans toutes les maisons où nous entrâmes. C'était toujours une vaste pièce servant de vestibule, de salon et de salle à manger, sur laquelle ouvraient les chambres à coucher. Une table, des bancs, quelques chaises ou fauteuils en rotin ou en bois, foncés d'un cuir cru tendu comme la peau d'un tambour, meuble connu sous le nom d'*equipal*, des selles, des harnais, des amas de grains en vrac dans les encoignures, d'indiscrètes volailles venant y picorer, tel était l'aspect de cet appartement. Les chambres à coucher n'étaient pas moins dénuées ; le lit me parut un objet de luxe, suppléé chez le commun des martyrs par le *petate*, natte formée des pétioles du palmier. Une ou plusieurs malles faisant l'office des bahuts du moyen âge, montées sur de petits tréteaux le long de la muraille, complétaient l'ameublement. Les murailles étaient blanchies à la chaux.

La ville semble dépeuplée ; la sombre teinte des murs d'*adobes*, larges briques ou blocs de pisé séchés au soleil qui conservent la couleur de la terre, ne contribue pas peu à l'attrister. Les fenêtres sont rares et fermées, derrière leurs grilles, d'épais volets de bois à peine entr'ouverts le jour ; de vitrages nulle part. Il y a en outre beaucoup de maisons abandonnées, plus ou moins affectées de délabrement, et c'est là un des caractères frappant des villes mexicainès.

Après deux heures de recherches actives nous parvinmes à réunir quatre barils en bon état ; il ne nous

manquait plus qu'un *ariero* ou muletier, nous en trouvâmes un. Je fis marché avec lui pour qu'il se chargeât de remplir mes barils et les transportât, ainsi que le reste de mes provisions, à la Palmilla, avant le coucher du soleil; il me demanda quatre réaux par charge de mule, je lui en promis six afin de le stimuler.

Je me rendis alors chez l'alcade; il venait de faire sa méridienne et se trouvait en belle humeur. Il m'apprit que le douanier de la Palmilla, après une visite à bord de *la Belle*, avait fait sur nous un rapport des plus favorables et des plus touchants; mais le digne fonctionnaire n'avait pas besoin de tout cela pour savoir à qui il avait affaire. Il m'offrit une cigarette, m'appela son ami, me força d'accepter un verre d'une furieuse *chicha de maïs*, eau-de-vie de grain, et me parla politique. Ces cajoleries avaient leur à-propos, et je m'aperçus, sans pouvoir y remédier, que l'œil du maître n'eût pas été de trop alors que l'on pesait mes provisions et qu'on les mettait en sac. Je me consolai en pensant que, dans la circonstance, l'amitié d'un alcade était un bienfait des dieux. Je constatai aussi, en vérifiant ma facture, un tel enchérissement des denrées depuis le matin et une telle fertilité d'imagination à l'endroit des frais, que je me hâtai de payer de peur que l'honnête don Miguel ne découvrit encore quelque erreur à son préjudice. Le vieux scélérat m'embarrassa fort sur le chapitre de la politique. Il me parla plus qu'irrévérencieusement du *diablo cojuelo*, le diable boiteux; il ne s'agissait point de l'ami de don Cleophas, mais bien du président de la république, Son Altesse Sérénissime don Antonio Lopez de Santa-Anna. C'est, en effet, le titre sous lequel le désignent ses ennemis; ses sectateurs l'appellent simplement don Antonio. On sait que Santa-Anna a perdu une jambe à la Vera-Cruz lors de la prise de cette ville par les Français en 1838. Il eut la faiblesse de faire rendre à cette jambe des honneurs fu-

nèbres, ni plus ni moins que s'il se fût agi de toute sa personne, et les Mexicains, qui sont les Gaulois de l'Amérique espagnole, ont ridiculisé de toutes manières et chansonné sur tous les tons la *patte du diable boiteux*. Je crus prudent de me tenir avec don Miguel sur une certaine réserve et, mes affaires terminées, je me hâtai de me retirer.

En traversant la place pour gagner la demeure de Montreuil, je fus accosté par une jeune et jolie fille de seize ans à peine, au teint cuivré, n'ayant d'autres atours qu'une chemise et un simple jupon d'indienne à fleurs roses assez court; sa tête et ses pieds étaient nus. Elle me pria, en baissant les yeux, de vouloir bien venir voir sa mère qui désirait me parler; je la suivis fort intrigué. Il me revint, chemin faisant, que, dans ces contrées reculées, tout étranger étant considéré comme médecin, ce devait être en cette qualité que j'étais appelé. L'idée me parut bouffonne car, si je devais, sur ma mine, être pris pour ce que je n'étais pas, à coup sûr ce ne pouvait être pour un médecin, surtout à côté de Bowen; avec son air grave, son costume semi-bourgeois et ses lunettes d'or, notre ami représentait autrement que moi dans mes souquenilles de matelot. Néanmoins, ceci n'étant qu'une affaire d'appréciation, mon hypothèse pouvait être valable et je voulus m'en éclaircir avec ma conductrice: la mignonne m'assura d'un air ébahi qu'il n'y avait personne de malade chez elle. Nous étions arrivés devant une très-modeste cabane en bambous, située à l'autre extrémité de la place; j'entrai et fus reçu avec les plus grandes démonstrations de respect par une vieille *mestiza*, vêtue aussi légèrement que sa fille, analogie que la force de certains contrastes me fit observer malgré moi. La métisse cuisinait en fumant sa cigarette.

La case était nue, le sol était celui de la rue et, sauf le petit fourneau en terre qui supportait la casserole de la

vieille, je ne vis aucun vestige d'ameublement; aussi demeurai-je embarrassé quand mon hôtesse m'invita à m'asseoir en me donnant le titre de *señor americano*. Dans le nord du Mexique, tout étranger qui mérite la qualification de *guero*, blanc, est un Américain. Je commençai par redresser les idées de la brave femme à cet égard, du moins en ce qui me concernait, et, quand elle eut appris que j'étais Français, elle me fit doublement fête. Cruz, la fillette, reçut ordre de m'aller querir un siège; elle passa dans une pièce voisine dont je pus inspecter l'intérieur par la porte entre-bâillée. Sur un *petate*, qui servait de lit aux deux femmes, se roulait un soldat de la garnison; il me parut, au premier coup d'œil, en bons termes avec Cruz et, la porte s'étant refermée, je n'en vis pas plus long. Cruz ne revenant pas, la mère haussa la voix pour l'appeler et somma par la même occasion le *señor Jose*, le voltigeur, d'avoir à vider les lieux au plus vite. Le bruit d'un baiser parvint à mes oreilles et Cruz revint portant un escabeau boiteux qu'elle m'offrit gracieusement. Jose la suivit de près; c'était un grand garçon, vêtu du pantalon et de la veste de toile blanche du soldat mexicain et chaussé de sandales. Il me toisa d'un air insolent et alla s'asseoir en sifflant sur le seuil de la porte.

Cependant le temps s'écoulait et j'ignorais encore ce qu'on attendait de moi. Enfin la vieille en vint au point. Après s'être bien assurée que j'arrivais, ainsi qu'on le lui avait dit, de la haute Californie, du pays où l'on ramassait tant d'or, de la terre des prodiges en un mot, elle me demanda sérieusement si je ne pouvais pas lui donner des nouvelles de son fils Reyes.

La pauvre femme n'était pas folle. La question fut posée avec tant de candeur, dans ses yeux se peignit un si vif intérêt, un si ardent désir d'entendre parler de ce fils parti pour l'Eldorado depuis quatre ans, que je n'eus

pas le courage de sourire et encore moins celui de la désillusionner. C'était bien là cette naïveté, cette ignorance des choses de la vie, qui caractérisent la race. A San-Jose on est beaucoup plus éloigné de San-Francisco qu'à Paris; rien ne pouvait donner à cette femme une idée exacte de la Californie du nord depuis que l'émigration en avait fait un État puissant. Elle savait qu'il y avait de l'or, voilà tout; en en parlant elle se représentait sans doute un *placer*, un *mineral* comme le réal de San-Antonio, près de la Paz, où tout le monde devait se connaître.

Reyes! L'indication était peu précise. J'avais rencontré plusieurs Mexicains de ce nom en Californie; l'un d'eux, en particulier, avait été quelque temps à mon service. Je ne sais pourquoi je songeai à lui, et je donnai son signalement à la vieille dont le visage resplendit de joie. L'amour maternel est un fard sous lequel disparaît toute laideur; je le conseille aux femmes. La pauvre mère, enthousiasmée, était convaincue que j'avais vu son fils. Était-ce vrai? je n'en sais rien, je n'en crois rien, mais pourquoi aurais-je troublé sa joie en y laissant tomber un doute?

Elle voulut des détails; j'en donnai et des meilleurs. Il me fallait subir les conséquences de ma bonne œuvre. Après tout je ne fis que raconter ce que je savais du Reyes en question, qui était un garçon vaillant et rangé. Si j'ai menti, ma foi, que celui qui a servi sans mentir une meilleure cause me jette la première pierre: je sais bien que pas une mère ne me la jettera.

Je dus me laisser embrasser. Quand vint le tour de Cruz d'acquitter cette dette de reconnaissance, le voltigeur, qui me tenait vraisemblablement en lui-même pour un maître imposteur, se leva d'un air de mauvaise humeur et s'éloigna; on n'y prit garde. La jeune fille roula ensuite une cigarette dans un fêtu de paille de maïs, l'alluma et

me la présenta après en avoir tiré, selon l'usage, deux ou trois bouffées. Il n'y avait rien à offrir dans la cabane en excluant les hôtes, on me l'offrit tout entière y compris les hôtes, et, en particulier, le ragoût au *chile*, qui brûlait en ce moment, de dépit, sans doute, d'avoir été négligé. Je ne voulus pas vendre ce qui m'avait coûté si peu et, comme j'étais pressé d'ailleurs, je refusai tout, hors la cigarette, un dernier baiser de Cruz et les bénédictions de la vieille mère.

Je trouvai les mules chargées et mes compagnons qui m'attendaient avec inquiétude. Nous primes congé du brave Montreuil, auquel nous eûmes grand mal à faire accepter une rémunération pour son déjeuner. Nous restâmes lui devoir beaucoup encore pour ses peines et soins, et ce n'est point en manière d'acquit que je l'atteste ici, car, en vérité, je doute que ces lignes passent jamais sous ses yeux.

Il me fallut retourner chez l'alcade pour avoir une *licencia*, permis d'embarquement indispensable. Don Miguel me dit qu'il l'avait expédiée au douanier de la Palmilla; il me serra la main avec mille souhaits aimables et mille assurances de dévouement, et me recommanda de nouveau d'être à bord avant la nuit. La mer étant basse à ce moment, nous nous rendîmes à la Palmilla en suivant la plage, chemin plus direct et plus agréable que celui du chaparral.

Le douanier n'avait point la *licencia*, mais il m'assura qu'elle ne tarderait pas à arriver; les difficultés, s'il y en avait, devaient venir de l'autorité militaire. Cet homme avait l'air simple et doux, et nous entrâmes en conversation. Sa visite à bord dans la matinée l'avait vivement impressionné; ce n'était pas sans une certaine appréhension, que justifiaient nos mines, qu'il s'était aventuré dans la chambre. Là il avait vu, étendu sur un lit et enveloppé de couvertures, un homme qu'on lui avait dit

être fort malade : c'était M. de Raousset, qui était bien aise de ne pas montrer son visage. L'aspect désolé de cet intérieur, les traces évidentes d'un naufrage, l'odeur de moisi qu'exhalait la cale, l'eau de Santa-Margarita, et tant d'autres détails, l'avaient tellement frappé, il admirait si fort l'audace d'hommes affrontant la *grande mer* sur une pareille coquille, qu'entre son admiration et sa pitié il s'était pris de belle passion pour nous. Il n'avait, de sa vie, fait d'autre traversée que celle de Mazatlan à San-Jose, sur un brick de l'État. Ce voyage avait duré cinq ou six jours au plus, mais le brick avait essuyé une tempête dont le pauvre douanier gardait un terrible souvenir. Il me parla du mal de mer, de la fureur des flots, du vent, du tonnerre et de la frayeur de ses compagnons en termes vifs et pleins d'harmonie imitative. Pour plus de détails sur cet événement, je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur au quatrième livre des faits et prouesses du grand Pantagruel, et à la mirifique description de la tempête durant laquelle Panurge le veau, Panurge le plourart, Panurge le criard, se conduisit d'une manière si piteuse. Le bon douanier, si je ne me trompe, n'avait fait ni mieux ni pis que le châtelain du Salmigondinois, « restant de cul sur le tillac, plourant et lamentant. » Il me fit ensuite quelques questions sur la navigation, sur les pays que j'avais visités, questions enfantines, mais qui prouvaient chez lui un désir de s'instruire égal à son ignorance.

Cependant le soleil se couchait et me laissait dans un bizarre dilemme : il fallait que tout fût à bord avant la nuit, et cependant nous ne pouvions toucher à rien avant d'avoir la *licencia*, qui n'arrivait pas. Je commençai à croire que don Miguel était un vieux gredin de beaucoup plus d'étoffe que je ne l'aurais soupçonné; en dépit de la fatigue et de la perspective d'être arrêté, je me décidai à retourner à la ville. Au détour d'un rocher en saillie

qui ferme à l'est la petite anse de la Palmilla, je me trouvais nez à nez avec le voltigeur Jose, qui arrivait à pas comptés, un papier à la main. — « *Aquí esta la licencia,* » me dit-il. Voilà le permis. Il prit alors la fuite en ricanant; parvenu à distance respectueuse, il me lança quelques mots dont le sens m'échappa. Le nom de Cruz me frappa seulement, accouplé à des invectives d'une légèreté pantagruélique.

La nuit et le ressac multipliaient singulièrement les difficultés de l'embarquement; la chose était du reste impraticable avec notre pauvre petit youyou. Il y avait heureusement sur la berge deux grandes pirogues d'une seule pièce, dont le douanier nous autorisa à nous servir. Un Indien, employé au déchargement d'un des navires en rade, nous vint en aide de tout cœur, sans en être prié. A neuf heures, après plusieurs voyages, nous regagnâmes le bord pour la dernière fois, trempés jusqu'aux os et accablés de lassitude. Un bon souper, arrosé de l'eau cristalline du rio San-Jose, clôtura la journée, et nous nous couchâmes sur le pont par un calme plat, en attendant la brise du matin.

CHAPITRE X.

Golfe de Cortez. — La Paz et les pêcheries de perles. — Loreto. — Morro Colorado. — Un fâcheux augure. — Les Tetas de Cabra. — Chemin de Guaymas. — Un rancho hospitalier. — Quatre hommes et un caporal. — Sous les verrous.

23 juin. — Nous appareillons à l'aube, et la baie de San-Jose ne tarde pas à disparaître derrière les rochers du cap Porfia, au delà duquel s'ouvre celle de San-Barnabe. Toute cette côte, jusqu'au cap Palmo, a un aspect désolé; des collines de peu d'élévation s'appuient sur

des massifs de pierre contre lesquels la mer brise. Enfin nous doublons le cap et pénétrons dans la mer de Cortez; devant nous le sommet de l'île Cerralvo se détache déjà de la brume qui flotte sur le golfe et nous dérobe l'horizon.

Ce golfe fut primitivement désigné sous le nom de mer Vermeille, en souvenir du golfe Arabe. Les premiers navigateurs avaient puisé le motif de ce rapprochement dans sa configuration d'abord, bien qu'il présente en réalité plus d'analogie avec l'Adriatique, et ensuite dans la teinte de ses eaux, qui prennent accidentellement des reflets jaunâtres. Plus tard on l'appela mer de Cortez, en l'honneur du conquérant, et enfin golfe de Californie. Il a 300 lieues de long sur une largeur qui varie de 15 à 65. Les rives de cette mer intérieure sont généralement mornes et desséchées.

La Suerte surveillant les atterrages de la Sonora à notre intention, le soin de notre sûreté nous faisait plus que jamais un devoir de serrer la côte de la péninsule et de nous tenir en dedans des nombreuses îles qui la bordent. Afin que Spinks comprît bien cette fois l'importance d'une pareille décision, nous l'instruisîmes en détail de nos affaires. Sachant qu'il était comme nous un *outlaw* dans les eaux du Mexique; il devait, par égard pour sa propre personne, prendre ses précautions en conséquence. Malheureusement, depuis notre départ de la baie de Raousset-Boulbon, le vieux marin paraissait se défier grandement de la barque, et non sans raison, il faut le dire, la coque s'étant imprégnée d'eau durant le séjour qu'elle y avait fait, au point que nous calions autant alors avec cinq tonneaux qu'avec sept à notre départ de San-Francisco. Le gouvernail, trop faible et mal suspendu, n'avait que peu d'action, et la *Belle* portait difficilement toute sa toile.

L'île de Cerralvo, avec ses pics aigus, ses revers dé-